

La veille de la mort de Bertrand, j'ai passé plusieurs heures près de son lit ; ses yeux, quoique brillants encore, ne distinguaient plus les objets qu'avec difficulté ; il cherchait à rassembler des idées qu'il exprimait par des phrases fiévreuses et inachevées. Votre nom, mon cher Sainte-Beuve, était souvent prononcé par lui. Il disait : « Puisque vous tenez tant à ce que mon *Gaspard de la nuit* soit imprimé, tâchez de le retirer des mains de Renduel ; mais, hélas ! j'ai bien des choses à y retoucher... Je ferai cela quand je pourrai me lever, ce qui ne sera pas long, je l'espère ; dans tous les cas, quelques mots de Sainte-Beuve en tête de mon ouvrage auront sur son succès une grande influence. » Il voulait dire d'autres choses, mais de pénibles idées semblaient retenir ses paroles sur ses lèvres mourantes ; ensuite, il me disait : « Parlez-moi, car je ne vois plus. »

Vers neuf heures, le lendemain matin, je me présentais à l'hôpital Necker : « Il est inutile d'aller plus loin, Monsieur, me dit le portier, le n°6 vient de mourir. » Déjà son corps avait été transporté dans l'ensevelissoir ; je demandai au garçon de salle de m'y conduire ; il souleva la toile grossière qui recouvrait le corps décharné du poète : ses yeux naguère étincelants de génie, où se reflétaient avec

tant de puissance les vagues effets du ciel et les fantastiques créations du monde, étaient caves et ternes ; l'intelligence qui revêtait tous les objets d'une forme si neuve, si originale, qui eût interprété encore si poétiquement la nature, si le malheur n'eût submergé cette pauvre barque errante et disjointe, dont la seule ancre était une pauvre vieille mère maintenant repliée sur son désespoir et égarée sur cette terre, ne les animait plus.

Quelques heures à peine se sont écoulées depuis que l'âme a quitté pour un meilleur séjour sa frêle enveloppe, et les poings restaient encore contractés ; la tête était levée vers le ciel, la bouche ouverte, comme si son dernier soupir eût été un blasphème contre le sort, une énergique protestation contre le malheur.

Je détachai une petite médaille en cuivre qu'une sœur de l'hôpital lui avait passée au cou depuis quelques jours, et qui désormais ne quittera plus la poitrine décharnée qui l'allaita. Je coupai de ses beaux cheveux noirs, je lui fis ensuite couvrir la tête d'un de mes bonnets et je fis ensevelir le corps dans un drap ; j'éprouvai un sentiment de douce mélancolie quand je le vis si bien enveloppé dans ce linge blanc et portant par hasard mon chiffre, sur

cette poitrine dans laquelle avait battu un si noble cœur. J'étais soulagé de penser que la serpillière du n°6 n'imprimerait plus sa rude trame sur sa chair.

Le lendemain je fis placer dans le cercueil ces vestiges humains, qui sont aussi le cercueil de l'âme sur cette terre et chaque coup du fatal marteau retentissait en échos douloureux dans mon cœur. Quelques clous, quatre faibles planches mal jointes suffirent pour ce dernier acte, qui doit cacher à la lumière du ciel ce moule sublime devenu désormais inutile. Les garçons de salle transportèrent le léger fardeau à la chapelle : il fallut traverser les cours où se trouvaient les convalescents ; les uns regardaient d'un air hébété, d'autres avec insouciance, d'autres enfin riaient de ce rire infernal des naufragés sur un radeau. L'hôpital est bien le séjour où l'égoïsme se montre dans toute sa laideur : cependant j'ai vu avec reconnaissance une jeune fille émue à la vue de ce cercueil sans drap mortuaire, nu comme les inflexibles murs d'un cachot, et quelques vieilles femmes faisaient un signe de croix.

L'orage qui grondait sourdement pendant ce triste trajet, fit entendre à notre arrivée à la chapelle, son énergique et sombre rumeur : le prêtre, assisté d'un servant, dit l'office des morts

devant moi, seul représentant de la famille du pauvre abandonné des hommes. Pendant cette cérémonie les éclairs ne cessèrent de déchirer le ciel et d'illuminer les saints de la chapelle d'une lumière blafarde. Le prêtre partit, je restai seul dans l'église, attendant pendant plus de trois-quarts d'heure l'arrivée du corbillard ; le tonnerre hurlait violemment, et moi gardien des restes inanimés, mais éloquents, du pauvre Bertrand, je sentais remuer du fond de mon âme un mode de sensations impossible à décrire. Quelques visages, rongés par la maladie, paraissaient par intervalles à l'ouverture de la porte. Au fond de la chapelle, une sœur de l'hôpital décorait un autel de guirlandes pour la fête du lendemain.

Le corbillard arriva enfin ; nous sortîmes de l'hôpital pour nous rendre au cimetière de Vaugirard ; la pluie tombait alors par torrents, le char poursuivait sa route funèbre, nous étions seuls, le mort et moi, car l'orage avait chassé tous les promeneurs, et, d'ailleurs, qui pouvait deviner que ces restes étaient ceux d'une intelligence élevée ? Il n'y avait ni chevaux caparaçonnés, ni char décoré de riches emblèmes d'un pouvoir éteint par la mort, ni de longues files de voitures armoriées, ni compagnies de soldats avec leurs armes baissées,

mais le corbillard du pauvre suivi d'un homme inconnu.

Le coup de sifflet du portier du cimetière annonça l'arrivée d'un nouvel hôte dans la demeure de l'oubli ; deux hommes prirent le cercueil et le confièrent à l'une de ces bouches altérées et béantes, toujours prêtes à engloutir indistinctement le crime, la vertu, le génie et l'ignorance stupide. La terre résonna sourdement sur les planches cavernueuses, et lorsqu'elle se fut élevée en monticule et ne parut plus qu'une cicatrice, j'adressai un dernier adieu à la triste relique ; je fis planter une croix portant pour inscription un nom qui, sans doute fût devenu populaire, si les hommes, moins absorbés dans leur égoïsme, se fussent préoccupés de soutenir le génie, étouffé trop souvent par l'envie et l'indifférence.

Ce triste et prématuré débris d'un être si noblement doué me rappelait ces beaux navires étouffés dans les glaces des mers du Nord, et dont l'existence se révèle quelquefois longtemps après leur perte par les feuillets du journal de bord recueillis par hasard sur une plage déserte. Ainsi les pensées échappées à la plume de notre pauvre

poète vont être, grâce à vous, conservées à la mémoire des hommes.

Lorsque tout fut terminé, la pluie cessa, le soleil reparut, et les oiseaux insoucians, qui jouissent de tant de liberté dans ces bosquets de la mort, recommencèrent leurs chants.

Chaque grande catastrophe qui s'adresse directement au cœur de l'homme rompt l'un des liens qui l'attachaient au rivage éblouissant et mensonger de l'existence : ainsi se brisent successivement les chaînes qui nous cramponnaient à la vie ; un dernier fil se détache, et l'ancre va pourrir dans la terre.

Comme les amis, en sortant du banquet, vont se reconduire, le dernier qui regagne sa triste demeure jette un regard mélancolique sur la fleur déjà fanée du banquet. Ainsi, la petite branche que nous emportons du cyprès planté sur le tombeau de l'un de nos amis, déjà fanée à notre entrée au logis, ne reverdira plus que sur notre tombe...

Ma liaison intime avec Bertrand date de son entrée à l'hôpital Necker. Là, pendant près de six

semaines, presque tous les jours, j'ai recueilli dans mon cœur sa fiévreuse conversation. C'est, il y a déjà longtemps, dans votre petite chambre de la rue Notre-Dame-des-Champs que nous fûmes, Victor Pavie et moi, initiés à quelques-unes de ses productions. Vous m'aviez inspiré une juste estime pour ce jeune talent ; aussi, dès le lendemain, j'étais chez lui ; mais je n'y trouvais que sa vieille mère. Quelques années après, je causais chez Renduel et avec lui de mon admiration pour Bertrand ; il était là, et je l'ignorais ; il avait pu juger de la haute estime qu'il m'inspirait, il se fit connaître à moi avec timidité. La seconde entrevue se passa chez moi : il venait dans une circonstance désastreuse, faire appel à mon cœur ; je ne l'ai plus revu que sur son lit de mort.

Il passa l'année dernière huit mois à l'hôpital de la Pitié ; j'y allais souvent visiter un jeune élève sculpteur. Bertrand me reconnut de son lit, mais il se couvrit la tête de son drap, craignant m'avoua-t-il depuis, que je ne le visse à l'hôpital. Combien je regrette ce sentiment d'orgueil ! Alors, peut-être, j'aurais pu le sauver.

Si vous voulez parler de sa mort, ne me nommez pas, je vous en supplie, vous me rendrez un réel service ; en grâce, accédez à ma prière.

En écrivant une notice sur ce malheureux jeune homme, vous accomplissez, mon ami, un saint devoir, vous lui consacrez un monument honorable et éternel. C'est une noble compensation à sa douloureuse existence ; il a tant souffert pendant sa courte apparition sur ce triste théâtre de la vie ! Vous le dédommaginez réellement ; car, en enchâssant ce diamant dans un travail précieux, vous faites comprendre aux hommes toute sa valeur, puisqu'il s'est attiré votre attention.

Croyez que je vous en suis reconnaissant du plus profond de mon cœur.

DAVID